

Article

« ". . . Et si le travail tombait enceinte???" : essai féministe sur le concept du travail »

Louise Vandelac

Sociologie et sociétés, vol. 13, n° 2, 1981, p. 67-82.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001817ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

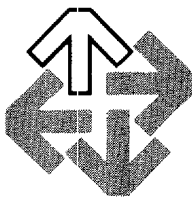
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

« ...Et si le travail tombait enceinte ??? »

Essai féministe sur le concept travail



LOUISE VANDELAC

« LES (E) DU MASCULIN... OU NE VIVRE QU'ENTRE PARENTHÈSES... »

On a bien tenté depuis dix ans d'ajouter des « e » à nos textes, afin d'y faire apparaître les femmes entre parenthèses...

Et loin d'être muets, ces « e » nous ont appris l'incroyable fossé creusé par une simple voyelle... On a ainsi pu voir qu'en ajoutant le « (e) du féminin » à travailleur, ce « e » fournissait à lui seul les 2/3 des heures de travail dans le monde, ne percevait qu'1/10 des revenus, possédait moins de 1/100 de la propriété mondiale¹ et que sa « pseudo-libération » consacrait le « double-travail-demi-salaire » pour la moitié des femmes et la dépendance économique au marché du mariage pour les autres...

Nous constatons aussi que la participation des femmes au marché du travail était équivalente à celle du début du siècle, dans les pays industrialisés de longue date, et qu'elle évoluerait fort peu d'ici l'an 2000 selon les prévisions du Bureau international du travail.

Bref, les limites structurelles imposées par le capitalisme venaient mettre un bémol à nos espoirs de participation massive et croissante au salariat, espoirs nés du boom économique des années 60.

Quant au travail ménager dont nous avons fait le symbole même de l'aliénation et de la dépendance aux antipodes de nos désirs d'émancipation, nous avons l'impres-

1. Deuxième conférence mondiale de la décennie des Nations Unies pour la femme. Déclaration de Lucille M. Mair, secrétaire générale de la Conférence, Copenhague, août 1980.

sion qu'en le désertant, comme nous avons déserté la famille et l'Église, il s'effriterait de lui-même. Or, au fil des années, nos amours, nos enfants et les montages de statistiques sur « nos inégalités » nous ont crûment appris que ni la technologie domestique, ni la commercialisation et la socialisation de certaines tâches, ni les services d'État ou le relatif partage des tâches n'avaient véritablement réduit ce travail ménager ni modifié profondément ses rapports de production.

SECONDE PHASE : LE « FORCING THÉORIQUE »...

Nous ne pouvions donc plus réduire la réalité économique des femmes à l'horizon fuyant d'un travail salarié pour toutes, ni ignorer davantage le travail ménager, réalité quotidienne de l'ensemble des femmes...

Bref, il ne suffisait plus de prendre telles quelles les analyses économiques dites « générales » pour leur ajouter le « e » féminin, comme si les femmes n'étaient qu'un ajout « spécifique » au « général » masculin². Il fallait comprendre les rapports des femmes au Capital et à l'État et donc l'articulation du travail ménager-salarié³ et des rapports sociaux de production hommes-femmes qu'on pourrait qualifier de « sexage »⁴.

Apprivoisant les connaissances interdites, nous avons donc commencé à refaire notre histoire à travers le rétroviseur étroit de l'histoire racontée par les hommes.

Nous avons aussi tenté d'élargir certains concepts comme ceux de travail productif et de valeur. Nous espérions ainsi qu'en faisant entrer le travail ménager dans le cadre de ces concepts, nous pourrions démontrer l'incroyable « oubli » du marxisme à son égard et faire reconnaître enfin son importance sociale...

Ce fut donc l'époque de cette suave « samba théorique », où l'on débusquait les contradictions, colmatait certaines brèches, bref où l'on jouissait à polir un discours qui, au mieux, nous renvoyait l'image inversée et déformée d'« Alice au pays des merveilles », nous plongeant encore dans l'envers du miroir...⁵

Malgré tous les efforts, les portes étroites et sexistes du marxisme ne permettaient que de faufler notre « moitié-salariée » dans l'entrebaillement de ses concepts... Nous devenions alors des « travailleur(s) » bardés de « problèmes spécifiques »⁶ tels la maternité et la garde des enfants, alors que notre travail ménager était rejeté dans les limbes de l'économie non marchande...

DES CRAYONS ROSES POUR LES FILLES...

Puisque l'analyse marxiste⁷ ne considérait que la moitié salariée de la moitié d'entre nous, nous rattachant sinon, de façon bien peu marxiste et plutôt sexiste, à la classe de nos pères ou maris, en fonction de nos rapports juridico-politiques et non en fonction de nos rapports de production au capital, nous devons donc continuer l'analyse de la production domestique en repensant les instruments d'analyse eux-mêmes.

2. Danièle Kergoat.

3. Voir à ce propos les analyses des groupes du salaire au travail ménager notamment *Sex Race and Class*, de Selma James, Bristol, England, Falling Wall Press; *The Social Factory*, London, England, Race Today; *le Foyer de l'insurrection*, collectif l'insoumise, Genève, 1977; *The Counter Planning from the Kitchen* de Nicole Cox et Sylvia Federici, Bristol, Falling Wall Press, n° 75.

4. Colette Guillaumin, dans « L'appropriation des femmes » et « Le discours de la Nature », *Questions féministes*, n° 2 et 3, février et mai 1978.

5. *Alice au pays des merveilles*, de Lewis Carroll, Paris, Aubier Montaigne, 1978 : un merveilleux livre de logique...

6. Voir note 4.

7. Ce texte s'intéresse essentiellement à la critique de l'économie politique et très peu à l'économie classique et néo-classique encore beaucoup plus questionnables.

C'est ainsi que nous avons poursuivi notre exploration de la face cachée de l'économie : celle du travail invisible, de la production non marchande, du « travail fantôme⁸, de la production domestique et du travail ménager...

Pour plusieurs, la seule lumière permettant de révéler cette économie « noire et invisible » était celle de l'économie marchande. Or, la nature même de cet éclairage et de son vocabulaire socioéconomique ne pouvait en révéler que les transformations et les niveaux de pénétration du Capital et de l'État. En effet, seul ce qui était reconnaissable selon la grille d'analyse et les schémas de pensée de l'économie marchande, (c'est-à-dire seules les similitudes et les réductions déjà opérées par l'économie dominante) rendait visible cette « économie de l'ombre »...

C'est ainsi par exemple que nous avons toutes repris les résultats des « budget-temps », ces analyses faites par les « Homes Economics », la « Chase Manhattan Bank », Statistique Canada, etc. permettant de quantifier le travail ménager en termes de temps, d'argent, d'énergie physique, etc.

Mais, tout analyser à travers la grille de l'économie marchande n'est-ce pas sous-entendre que tout ce qui n'est pas encore « révélé » à la lumière économique devra passer sous cet éclairage pour exister, et devra être suffisamment pénétré par le capital et par l'État pour être « visible » ? Et n'a-t-on pas intérêt alors à accélérer ce processus de pénétration ?

Alors qu'Engels prétendait qu'il y avait deux productions fondamentales : la production de l'espèce et la production des moyens d'existence, nous devrions maintenant considérer que la production des moyens d'existence et ses formes capitalistes et socialistes est à ce point totalitaire qu'on ne peut analyser la production de l'espèce, tout ce champ de la production domestique, qu'à travers le prisme de l'ordre de la marchandise ?

Or, n'est-ce pas justement la réduction de la production-reproduction de l'espèce à la marchandise qui est largement responsable de l'appropriation des femmes ?

Et cette réduction n'est-elle pas la base de développement de la société patriarcale qui s'est appuyée sur le contrôle de cette production-reproduction de l'espèce, production indissociable des femmes elles-mêmes, contrôlées et appropriées dans leur corps-temps-espace-mobilité, à coup de normes, d'interdits, de violences et de mutilations ?

Le nouveau féminisme n'est-il pas une virulente critique de l'impérialisme de l'ordre de la marchandise dans toutes les sinuosités de nos vies, et ne repose-t-il pas sur la volonté d'imposer un équilibre dialectique « production-de-l'espèce-production-des-moyens-d'existence » en fonction de la production de l'espèce ?

COMMENT ALORS AMORCER UNE AUTRE ANALYSE ?

Peut-être en questionnant les concepts eux-mêmes, en analysant les logiques qui les font fonctionner, en dévoilant les contextes et les intérêts économiques, politiques, culturels et autres qui les ont vu naître et qui ont présidé à leur élaboration. Car les mots ne sont pas neutres...

Regardons le terme sous-développement. Si nous l'analysons non pas comme une carence de développement mais bien comme l'effet de la désarticulation liée à l'extorsion de richesse et de main-d'œuvre ayant servi de base d'accumulation aux pays développés, cela change radicalement les perspectives de lutte. L'essentiel n'est plus alors de se « développer » selon les rythmes et les normes des pays dits développés, *i.e.* de s'engouffrer dans le cercle vicieux de la dépendance et du développement d'un sous-développement chronique, mais au contraire d'essayer d'auto-centrer son développement en fonction de l'équilibre des ressources et des différents niveaux technologiques...

8. *Le Travail fantôme*, d'Ivan Illich, Paris, Seuil, 1980.

Au même titre, si on analyse la production domestique, non plus comme un reliquat de l'économie marchande en voie de désintégration mais bien comme la base fondamentale de l'économie marchande; si, de plus, on considère son exclusion du salariat comme constituante de la logique même du salaire⁹, c'est alors la logique économique et celle du salaire qu'il nous faut complètement remettre en question.

Déjà, nous avons commencé à dépasser les analyses marxistes et même certaines analyses féministes marxistes trop mécanistes. Ainsi, depuis quelques années, bon nombre de chercheuses débordent le concept de classes sociales par celui de classes sexuelles, et précisent les caractères de l'oppression-exploitation des femmes en développant les concepts d'appropriation et de sexage.

Dans cette recherche théorique, tous les termes sont à questionner et bon nombre restent à inventer avant qu'une analyse féministe matérialiste patriarcale puisse véritablement s'articuler.

Ainsi, même si cet article n'interroge que le concept « travail », et cela de façon extrêmement limitée, il est clair qu'il faut autant questionner les concepts « production », « force de travail », « valeur » que la logique économique elle-même¹⁰. Toutefois, si nous conservons pour l'instant des termes comme « production-reproduction », c'est essentiellement que nous n'avons trouvé aucun autre terme équivalent et que nous refusons le retour aux termes grecs ou latins comme le fait Illich (ex : vernaculaire) ou encore les jeux savants de formalisation mathématique ou enfin des termes à la fois trop partiels et trop chargés idéologiquement comme « maternité », « maternage », etc. Complètement dépossédées des mots eux-mêmes, nous travaillons donc avec des termes qui, à l'analyse, sont impropres, qu'il s'agisse de « production domestique » ou de « travail ménager ».

« AU TRAVAIL... MAINTENANT... »

Commençons pour l'instant par le concept travail, ce terme si envahissant et si quotidiennement présent que nous avons cru nécessaire de qualifier l'ensemble des rôles, rapports de production, tâches et activités domestiques de « travail ménager ». Or, d'un point de vue formel, et sans nier pour autant la valeur de la production domestique, bien au contraire, peut-on véritablement parler de « travail » ménager ?

Pour clarifier cette question, partons du concept « travail » lui-même et analysons-le à partir de son envers et de ce qui lui est pour l'instant encore largement irréductible, à savoir, la sexualité féminine et la maternité...

Et pour parodier l'économie, commençons par supposer... *Supposons donc...* Supposons que le concept « travail » soit un concept masculin... Supposons qu'il s'agisse d'un concept patriarcal et productiviste qui n'ait pu être sensé qu'à la lumière de schémas mentaux liés à la sexualité et à la culture masculine, et notamment à partir des notions d'extériorité, de mesure, de contrôle, de transformation, de coupure et de quantification.

Supposons aussi que ce concept « travail » implique la mise en branle par un sujet-maître d'un processus volontaire de transformation de la nature, inscrit dans la matière et encadré dans un espace-temps mesurable...

NOUS SUPPOSONS, MAIS NOUS NE DÉMONSTRONS PAS. Ce questionnement épistémologique, ces inversions et jeux de miroir ne peuvent en effet servir qu'à explorer le caractère patriarcal et productiviste du concept travail et donc l'exclusion préalable des femmes en tant que productrices-reproductrices de l'espèce du champ de ce concept.

9. Voir notes 3, et *Femmes greniers et capitaux* de Claude Meillassoux, Paris, François Maspero, 1975, p. 52.

10. Critique amorcée dans *L'impossible économie des femmes ou de l'élimination à l'extermination des femmes*, de Louise Vandelac, Mémoire de maîtrise en économie politique, université Paris VIII, octobre 1980.

Si nous explorons sans démontrer, c'est qu'un des problèmes majeurs de la recherche féministe c'est d'être en constant équilibre sur les bords du discours pour en contester le dedans-dehors, sans être pour autant avalée et colonisée par la logique qu'elle interroge et sans être renvoyée, par ailleurs, en son extérieur qui nous exclut et nous confine au silence. Il s'agit donc de briser une fois encore le silence afin de prendre parole, en évitant toutefois qu'elle soit noyée par le fin mot des hommes...

En fait, l'essentiel n'est pas de parler à travers leurs mots dans l'illusion de leur parler... mais c'est que nos paroles nous aident à comprendre en quoi notre silence est indispensable à l'émergence de la parole masculine et en quoi notre élimination comme sujet social et historique constitue la toile de fond et l'objet même du discours économique¹¹.

EN D'AUTRES MOTS, C'EST DE COMPRENDRE COMMENT LA SUPRÉMATIE DE L'ORDRE PATRIARCAL ET PRODUCTIVISTE DE LA MARCHANDISE DANS SES EXPRESSIONS DE CAPITALISME ET DE SOCIALISME RÉEL, N'A PU S'APPUYER QUE SUR L'ÉLIMINATION PRÉALABLE DE LA PRODUCTION-REPRODUCTION DE L'ESPÈCE RENVOYÉE AU CHAMP DE LA NATURE... ET LES FEMMES AVEC : CET ORDRE DE LA NATURE APPROPRIABLE PAR EXCELLENCE ET CES «FEMMES-NATURE» APPROPRIÉES COMME PAR ESSENCE...

«L'INCONSCIENTE PARTHÉNOGÉNÈSE MASCULINE»

Ce renvoi des femmes à l'état de «Nature» a en effet permis que se déploie l'inconscient de la logique productiviste, cette mystique de la parthénogénèse masculine qui marque toute la culture occidentale, allant des grandes religions monothéistes, à la philosophie des Lumières et s'actualisant dans la pensée économique et les avancées scientifiques.

Ce fabuleux rêve éveillé constitue la toile de fond non seulement de toutes les tentatives des hommes de contrôler et de s'approprier la production de l'espèce à travers les lois et la médecine, mais c'est aussi la toile de fond des recherches en biologie sur la reproduction de la vie animale et humaine et des recherches en robotique et en informatique, versions améliorées de certaines fonctions du corps humain. Ce désir profond de se reproduire sans l'autre semble aussi habiter les fondements des institutions sociales et alimenter les grands mythes religieux.

Pour n'y jeter qu'un rapide coup d'œil, imaginons la force créatrice inouïe de cette idée de parthénogénèse masculine, pour que des hommes aient pu imaginer une religion où : un Père accouche d'un Fils qui engendrent tous deux un drôle d'oiseau, dont la Vierge nous apprend qu'il est aussi masculin... le tout enrobé de la fameuse astuce du «miracle»...

Cet étrange triumvirat accouchera à son tour d'une famille nombreuse de 12 apôtres, qui, de Fils de Dieu, deviendront Pères d'une Église, toujours aussi masculine, et qu'ils auront le culot d'appeler la «Sainte Mère».

Comme accouchement idéologique... c'est assez savoureux ! Mais l'Église n'est pas seule à se reproduire ainsi à travers sa propre mythologie et dans l'éprouvette de ses institutions : l'État fait de même, et on a vu plus d'une économie nationale «naître» ou même «renaître» grâce à un miracle économique, plus d'un gouvernement «accoucher» de nouvelles lois, et plus d'une «Mère Patrie» nourrir ses enfants...

11. *Ibid* et Projet de doctorat de sociologie du travail, université Paris VII, *la Pénétration du Capital et de l'État dans la production domestique : le cas du Québec ou de l'état de mère à la Mère État...*

« MAMAN ENGELS »

La critique de l'économie politique baigne aussi dans cet « inconscient projet » de parthénogénèse masculine et elle semble d'ailleurs puiser ses concepts de Nature et de Production aux mêmes sources idéologiques que l'économie classique et néo-classique.

Ainsi, comme le souligne Baudrillard :

L'émergence simultanée, au XVIII^e siècle, du travail comme source de richesse et des besoins comme finalité de la richesse produite, tout cela est résumé par l'apparition, au zénith de la philosophie des Lumières, du concept Nature autour duquel gravite toute la rationalité du système de l'économie politique.

On assiste alors à la fois à la découverte de la Nature comme potentiel de forces, comme source de vie et réalité originelle, perdue et retrouvée, refoulée et libérée, et du coup projetée dans un passé intemporel et un futur idéal, et à la fois à l'envers d'un événement, *i.e.* l'entrée de la Nature dans l'ère de sa domination technique. C'est-à-dire une césure définitive entre un sujet et une Nature/objet et leur soumission simultanée à une finalité opérationnelle¹².

C'est à la même époque que s'amplifie le discours Femme Nature-Femme Objet et que les femmes sont soumises à la double productivité procréatrice et marchande.

Même Engels, cette référence obligée à tout discours marxiste sur les femmes, qui semble nager dans les mêmes eaux idéologiques de « Nature » et de « production », réduit avec grand art les femmes à l'état de Nature, niant ainsi leur production-reproduction de l'espèce renvoyée allègrement aux champs de la Nature dans les pâturages de la famille...

Ainsi, dans le fameux et si souvent cité passage de la première édition de 1884 de *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Engels écrit :

Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant en dernier ressort, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais à son tour, cette production a une double nature. D'une part, la production de moyens d'existence, d'objets servant à la nourriture, à l'habillement, au logement et des outils qu'ils nécessitent; d'autre part, la production des hommes mêmes, la propagation de l'espèce. Les institutions sociales sous lesquelles vivent les hommes d'une certaine époque historique et d'un certain pays sont déterminées par ces deux sortes de production : par le stade de développement où se trouvent, d'une part, *le travail*, et d'autre part, *la famille*.

(Il ne manque vraiment que la « patrie » dans ce passage !)

Si on accepte d'emblée l'énoncé d'Engels affirmant que la famille est une « sorte » de production étant vouée à la propagation de l'espèce et la seconde à la production des moyens d'existence; CELA PORTE LOGIQUEMENT À CROIRE QUE CES DEUX « SORTES » DE PRODUCTION SONT ÉTRANGÈMENT SÉPARÉES, QUE LA PROPAGATION DE L'ESPÈCE N'EST PAS UN « TRAVAIL » ET NE COMPORTE PAS DE « TRAVAIL » ET QUE LES MOYENS D'EXISTENCE SE LIMITENT À LA MARCHANDISE.

Si nous analysons cette citation, non plus sous l'angle de la production des moyens d'existence mais à partir des traces diffuses de la logique interne de la « production des hommes (*sic*) mêmes », à savoir, la maturité; NOUS POUVONS COMMENCER À COMPRENDRE À QUEL POINT CETTE DIVISION ENTRE FAMILLE ET TRAVAIL N'AURAIT PU ÊTRE CONCEPTUALISABLE PAR DES FEMMES SUR LA BASE MÊME DE CETTE PRODUCTION DE L'ESPÈCE, ET À QUEL POINT CETTE DIVISION A DES FONCTIONS HAUTEMENT POLITIQUES DANS LES RAPPORTS DE SEXAGE.

12. *Le Miroir de la Production, ou l'illusion critique du matérialisme historique*, de Jean Baudrillard, Paris, Casterman, 1973, p. 41.

LA NAISSANCE DU TRAVAIL : MAIS C'EST L'ENFANCE DE L'ART!

En effet, dans ce processus à la fois diffus et concentré de la maternité, où commencerait le «travail» pour les femmes et où «finirait la famille ou l'inverse?» Où passerait cette frontière entre la dépense d'énergie physique interne et externe centrée sur la «production» d'un être humain, et le travail socialement reconnu? On dit bien d'une femme qui accouche qu'elle est «en travail», mais on ne dit pas qu'elle travaille...

Quand les femmes accouchent toutes seules, il ne s'agit pas d'un travail mais d'un phénomène «naturel»... Quand des femmes aident d'autres femmes à accoucher dans des sociétés traditionnelles, il s'agit d'un simple geste de solidarité humaine pour aider à ce passage entre l'utérus et le sein. Mais quand un psychologue ou un médecin «suivent» une femme pendant sa grossesse, et quand le médecin «accueille» l'enfant à sa sortie, son rôle se limitant souvent à peu de choses près à cette fonction, on considère socialement qu'ils travaillent, et d'ailleurs à voir l'argent qu'ils touchent, leur travail est même hautement reconnu...

Dans le cas des médecins, le travail serait-il lié au caractère d'extériorité de leur intervention visant à interférer ou à modifier le cours des choses, ou encore à se donner l'impression d'exercer un certain contrôle sur un phénomène qui par ailleurs continue en partie à leur échapper?

Pourrions-nous dire que le travail serait dans ce cas la conscience qu'on peut avoir d'intervenir sur un processus précis et externe, et cela à partir d'un extérieur qui ne connaît de l'intérieur féminin, que ce que la vision extérieure des choses permet pour l'instant d'en comprendre : c'est-à-dire sa division infinie pour en analyser l'anatomie la plus parcellaire dans l'espoir d'en comprendre la totalité, l'énergie et la genèse?

Autrement dit, s'agirait-il de l'imposition dans ce secteur de la logique de l'extériorité et de la division, éléments constitutifs du concept «travail»?

BREF, LE CONCEPT «TRAVAIL» SERAIT-IL LIÉ AUX NOTIONS INITIALES DE COUPURE, ET D'EXTÉRIORITÉ PERMETTANT DE PENSER LA QUANTIFICATION, LA PRODUCTION, LE PARTAGE, L'ACCUMULATION, LE CONTRÔLE ET L'ÉCHANGE? ET N'Y AURAIT-IL PAS CERTAINS LIENS AVEC LA SEXUALITÉ MASCULINE MARQUÉE PAR CES CARACTÉRISTIQUES...? CARACTÉRISTIQUES QUI, DÉBORDANT LARGEMENT LA PRODUCTION SEXUELLE, ONT SERVI DE TRAME À LA CULTURE PATRIARCALE ELLE-MÊME?

À partir de la production-reproduction de l'espèce, production à la fois interne et externe, multiforme et globale échappant encore en partie à l'ordre de la quantification et de la mesure; production effectuée dans le cadre politique de «l'appropriation individuelle et collective des femmes par le groupe des hommes»; production épousant la forme d'une espèce de continuum énergétique, émotif et intellectuel, passant par la sexualité féminine, son prolongement ou non, à travers la maternité, et sa poursuite à travers la production de biens et services matériels et immatériels, tissant un réseau complexe qui, selon le type et le niveau de développement du mode de production dominant est plus ou moins élaboré¹³; bref, à partir de la réalité vécue de cette «production», serait-il pensable pour les femmes, d'opposer famille et travail comme le fait Engels?

LES FEMMES AURAIENT-ELLES PU PENSER, SUR LA BASE DE LEUR PROPRE «PRODUCTION», ÉTABLIR UNE FRONTIÈRE DÉLIMITÉE ENTRE PRODUCTION DE L'ESPÈCE ET PRODUCTION DE MOYENS D'EXISTENCE?

13. Cette note pourrait constituer à elle seule tout un texte dans la mesure où elle pose la question des frontières et de l'articulation entre la production de l'espèce et celle des moyens d'existence. Précisons toutefois, pour être bien claire, qu'il ne s'agit pas de justifier ni l'exploitation domestique, ni l'enfermement des femmes sous l'alibi, une fois de plus, de la maternité.

«J'SUIS EN TRAVAIL... MAIS J'TRAVAILLE PAS!»

Le « travail » commence-t-il pour les femmes quand elles nourrissent intérieurement leur enfant à même leur sang, d'où un véritable « travail » d'auto-surveillance de leur propre alimentation ou quand elles « travaillent » en usine pour pouvoir nourrir leur enfant ? « Travaillent »-elles moins pour allaiter leur propre enfant que l'enfant d'une autre femme ? « Travaillent »-elles moins quand elles surveillent leur forme physique pour l'enfant à naître et faciliter l'accouchement ou quand salariées dans une crèche, elles apprennent à l'enfant à marcher ?

En fait, la notion de travail n'implique-t-elle pas l'identification d'un élément extérieur à soi, que l'on peut qualifier d'objet, d'appropriation ou de désir, et qui implique ensuite la mise en branle d'un processus conscient(!) et volontaire, susceptible de modifier dans sa nature, sa structure, sa forme, sa position temporelle, spatiale et/ou son insertion sociale, cet objet désigné ?

Or, quand un « produit » se fabrique à l'intérieur de soi et en osmose avec soi-même : quand il est, dès le départ, potentiellement désigné comme « sujet » et que malgré toute velléité, il demeure, par sa subjectivité même, « inappropriable » totalement ; quand le développement de ce « produit » est mis en branle par un processus, dont la connaissance, fort récente historiquement, demeure, malgré tous les progrès scientifiques, fort aléatoire, et dans son « coup d'envoi », et dans son évolution : le concept même de travail n'apparaît-il pas alors complètement étriqué et sexiste ?

Se demander sans fin pourquoi la production domestique est exclue du salariat serait-il donc une fausse question ? Il faudrait en effet d'abord se demander si ce n'est pas dans son essence même et dans sa globalité que la production domestique est incompatible avec la conceptualisation même du travail !

LES FRONTIÈRES DU SALAIRE !

On pourrait évidemment alléguer que la frontière « famille-travail » est celle du salaire. Cela signifierait donc que toute activité non salariée, ne serait pas du travail ?

Devrions-nous croire que le seul « travail » existant soit le travail pleinement intégré à la chaîne capitaliste et marqué du sceau du salaire ? Un peu plus et on prétendrait que c'est le capital qui a créé le travail...

Mais on parle pourtant du travail des artisans avant qu'il ne soit inscrit dans le circuit capitaliste. Serait-ce alors l'élément monétaire codifiant l'échange qui serait la marque visible du travail, celui-ci étant défini, par ailleurs, par l'échange même ? Ce ne serait donc pas le capital qui aurait accouché du concept de travail, mais bien l'échange qui permettrait de reconnaître le travail ?

Mais comme les femmes ont été, à la fois, échangées et monnaie d'échange, justement à cause de leur capacité de reproduction de l'espèce, il est clair que cette même production ne peut être considérée comme travail, puisque le travail est reconnaissable par l'échange des marchandises qu'il produit. Or, dans l'échange des femmes, il y a imbrication et presque identité entre les productrices, leurs produits potentiels, *i.e.* la « marchandise humaine », et l'argent ; puisque ce sont ces femmes productrices et porteuses de leur production potentielle qui sont en même temps l'étalon de mesure.

Dans le cas des femmes, comme cette production est en bonne partie intégrée et intériorisée en tant que moyen, force, outil, rapport de production et marque monétaire, elle ne peut s'inscrire dans le champ conceptuel du travail tel que défini.

Ce mode d'appropriation d'un sexe par l'autre, concerne donc à la fois les « produits » du travail, et la personne qui les fournit. Il donne toute sa particularité à cet ordre socio-politique et économique rendu possible par l'argent : le système patriarcal.

En tant que système de rapports spécifiques entre les sexes, il est ainsi étroitement lié à une économie monétaire. Le travail des femmes n'y a pas de prix, il est sans valeur. Il faudra attendre la généralisation du salariat pour qu'une partie du «travail» des femmes entre dans la production marchande, tandis que l'autre demeurera encore, hors du champ des calculs économiques et de la «valeur»¹⁴.

Et si l'activité des femmes est soit dévalorisée sur le marché du travail, soit carrément exclue du salariat, c'est notamment parce que :

La totalité de la production des femmes est appropriée de manière individuelle et généralisée. Elle n'est pas matérialisée par de l'argent et se trouve dès lors, placée hors de la sphère des échanges. Mais cela n'est possible encore une fois que si l'étalon qui mesure tout travail (le temps ou tout autre, historiquement) ne mesure précisément jamais le sien. Pour cela, il faut qu'un «ordre social» ait placé le travail hors du champ de la mesure et que cette coupure se trouve en quelque sorte légitimée¹⁵.

«LA CIRCULARITÉ VISQUEUSE D'UNE CERTAINE LOGIQUE...»

En fait, comment mieux réussir à déposséder quelqu'un de sa production qui est interne, polyvalente, multiforme et continue, qu'en définissant l'ensemble de la production sociale et l'ensemble des termes qui servent à la nommer, notamment le travail et sa mesure, à partir de sa propre production sexuelle qui est davantage externe, mesurable, quantifiable; et en tentant de ramener l'ensemble de la production de l'autre dans les termes de sa propre production, ce qui aboutit à en exclure toujours une partie et à en nier la dynamique et les caractéristiques propres...

La production de l'autre n'entrant jamais complètement dans les cadres conceptuels du groupe dominant, qui s'est en l'occurrence arrogé le droit et la possibilité de conceptualiser, bref, la production de l'autre n'étant pas vraiment définissable comme production, «on» peut s'en approprier les fruits puisque ces fruits n'étant pas «produits» et n'étant pas les fruits du travail, ne peuvent qu'être les fruits de la «Nature», ce qui réduit celle qui les porte à être elle-même un peu «nature»...

Dans le cas des femmes, ce genre de bouclage idéologique masque et confirme leur appropriation en leur faisant croire que leur production-reproduction de l'espèce et des moyens d'existence n'est ni une production et encore moins du «travail», argument idéologique de premier ordre pour «s'approprier» ces productions et leurs productrices, pour extorquer un «travail domestique» non rémunéré, et pour s'assurer d'une totale docilité politique...

En effet, il s'agit non seulement de s'approprier les «fruits» de la production domestique, *i.e.* les individus «produits» qui circuleront dans une économie donnée comme esclaves, serfs, ou «force de travail», en plus des biens et services produits au cours du procès de travail domestique; mais il s'agit de «s'approprier» les productrices mêmes, puisque leur exclusion de la sphère de la production et du travail les renvoie en partie à l'état de Nature... qui est l'état appropriable par excellence....

«SOUS LES PAVÉS DE LA FAMILLE»...

Mais la fin du fin de cette perverse entreprise c'est qu'on arrive à neutraliser les «femmes-sujets-objets» de cette production-reproduction en les noyant comme le fait Engels dans le concept famille...

14. «L'Argent : partage et équivalence», de Monique Haicault et Marie-Laure Arripe, dans *Annales*, revue de l'université de Toulouse-LeMirail, t. XVI, 1980, numéro spécial du Groupe de recherches interdisciplinaires d'études des femmes (G.R.I.E.F.).

15. *Ibid.*

CAR SOUS LES « PAVÉS » DE LA FAMILLE, IL Y A LA « PLAGE »... DE LA « FEMME-NATURE »... AVEC LES « FRUITS » DE SA PASSION ET LES « FRUITS » DE SES ENFANTEMENTS EN PRIME...

En se référant au terme « famille » qui émaille toute la littérature marxiste et néo-classique, on a en effet l'impression que la perpétuation de l'espèce est un phénomène « naturel » comparable aux fruits poussant dans les arbres ou aux poules pondant des œufs...

En effet, en associant la production-reproduction de l'espèce à un phénomène de « Nature », on sépare d'abord cette production fondamentale de celle des moyens d'existence, qualifiée de travail, pour ensuite l'exclure du concept travail et la noyer dans le fourre-tout mielleux de la famille.

Ainsi, on évacue la production domestique de l'économie et on l'englobe dans un autre ordre de concept, celui de la famille, qui est en fait « une institution juridico-politique » et non selon Engels une sorte de production !

Or, d'habitude une institution est mise en place par un groupe social donné, en fonction d'intérêts déterminés...

Ainsi donc, assimiler « production de l'espèce » et « famille » ne permet-il pas d'occulter complètement le fait que cette institution s'appuie sur la répression sexuelle et la dépendance économique des femmes, leur prostitution forcée et voilée, l'extorsion de leur temps de production domestique et l'appropriation (mais aussi la négation de l'importance économique et sociale) de leur production-reproduction de l'espèce ?

Parler ainsi de la famille, comme si c'était la famille qui « portait les enfants », permet en effet de confondre étrangement les « enjeux » et le « procès » de cette production avec un type d'institution juridico-politique de sa reproduction élargie.

CETTE DIVISION « FAMILLE-TRAVAIL », CONSTITUTIVE DU CONCEPT TRAVAIL LUI-MÊME, RÉVÈLE DONC L'UNE DES FONCTIONS POLITIQUES CENTRALES DU CONCEPT TRAVAIL, À SAVOIR : TAIRE LA LUTTE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE AYANT HISTORIQUEMENT OPPOSÉ LES HOMMES AUX FEMMES POUR LE « CONTRÔLE » DE LA PRODUCTION-REPRODUCTION DE L'ESPÈCE, CAMOUFLANT AINSI SOUS DES TERMES SUPPOSÉMENT NEUTRES ET UNITAIRES LES RAPPORTS DE CLASSES SEXUELLES...

« AH NATURE QUAND TU NOUS TIENS ! »

Mais après nous avoir tant « roulé », que nous réserve le train « famille-travail » comme nouveau paysage politique ?

En économie politique c'est presque toujours le silence et le non-dit du discours qui est le plus révélateur concernant les femmes... En l'occurrence, c'est le simple trait d'union qui unit les termes famille-travail. Car ce trait d'union représente les deux versants d'une même conception de la Nature qui permet justement de concevoir et d'opposer famille et travail.

Il faut en effet avoir d'abord défini la Nature comme objet d'appropriation et de transformation pour concevoir ensuite le travail comme instrument de ce projet de domination-transformation de la Nature.

C'est ensuite sur cette définition préalable de la Nature et de son complément Travail qu'on peut faire émerger la famille, issue d'un travail de formalisation-codification des rapports de production-reproduction de l'espèce, genre de bouée de sauvetage permettant d'éviter, grâce à son caractère mixte et grâce au travail qui la formalise, que les femmes soient complètement noyées par la Nature, qui sinon les submergerait...

Ce serait donc sur la base de cette conception patriarcale et productiviste de la Nature qu'on aurait pu échafauder le concept travail et subséquemment celui de famille ;

travail excluant la production-reproduction de l'espèce et famille déposédant les femmes de cette production considérée d'une part comme « naturelle » et, d'autre part, comme le fruit de son cadre juridico-politique à savoir, la famille.

Le concept Travail nous amène alors, non seulement à questionner celui de Nature mais bien à « sortir » de la Nature et cela en utilisant les clés du Travail, à savoir les notions d'extériorité, de coupure, etc. ...

« SORTIR DE LA NATURE » ET ENTRER DANS LE TRAVAIL »...

Alors que nous travaillons doublement, nous devrions donc pour nous intégrer à la société et au marché du travail salarié ; « contrôler » notre « nature » sexuelle et procréatrice afin de pouvoir libérer notre force de travail selon les exigences du marché. Par ailleurs, pour faire reconnaître notre production domestique comme « travail social », nous devrions la réduire aux catégories marchandes, catégories dont globalement elle en est justement exclue.

Ainsi d'un côté, nous devenons des « travailleur(s) » avec des problèmes spécifiques... et de l'autre, nous nous engouffrons dans des activités domestiques de plus en plus déqualifiées, parcellarisées et dépendantes du Capital et de l'État et voyons lentement s'élargir les perspectives marchandes de notre procréation avec les locations d'utérus et les ventes de grossesses...

Ainsi donc, l'argument de Nature sert à la fois à dévaluer notre « travail social » et à exclure du salariat notre « travail privé », et il sert à la fois de base à la pénétration de la logique marchande au sein même de la production domestique, de la sexualité et de la procréation.

Mais comment maîtriser cette Nature intérieure sinon en utilisant les éléments de coupure, d'extériorité et de quantification constitutives du concept travail permettant de transformer et canaliser cette Nature ?

Comme nous sommes « Nature » en notre intérieur et dans notre intimité la plus profonde, c'est là qu'on devrait se transformer et accepter qu'on nous transforme ou du moins qu'on nous montre comment faire... On apprendra ainsi, selon les époques, comment bien jouir ou ne pas trop jouir ; comment haleter lors de l'accouchement selon les réflexes de Pavlov ; comment allaiter et tenir un enfant, se conformant aux mille et une recettes contradictoires de la jouissance, de l'accouchement ou de « l'art d'accommoder les bébés »¹⁶. En fait, on devra intégrer au sein même de nos sexualités et maternités certaines notions d'extériorité, de coupure et de maîtrise nous permettant supposément de tout contrôler. Mais en fait, ce contrôle selon les schémas masculins n'élargit-il pas surtout le contrôle patriarcal sur nos corps, sexualités et maternités ? Le rapport actuel des femmes à la médecine et particulièrement à l'obstétrique et à la gynécologie marqué par une dépendance croissante face au pouvoir médical, et trop souvent aussi par une ignorance et une aliénation incroyable par rapport à elles-mêmes n'en est-il pas un exemple éloquent ?¹⁷

« LE CORPS DU TRAVAIL... »

Évidemment, les femmes ne sont pas les seules à subir ce morcellement du corps et cette découpe de l'ensemble du paysage social.

16. *L'Art d'accommoder les bébés, cent ans de recettes françaises en puériculture*, de Geneviève Delaisi Perseval, Paris, Seuil, 1980.

17. *Essai sur la santé des femmes*, Maria De Koninck, Francine Saillant, Lise Dunnigan, Conseil du statut de la femme 1981, 340 p. ; *For her Own Good*, Barbara Ehrenreich et Deirdre English, New York, Anchor Press, « Double day », 1978, 369 p.

Il est clair que pour généraliser le salariat, le Capital tente constamment de séparer la force de travail de l'individu de sa subjectivité afin de la contrôler, la quantifier et l'assujettir à la parcellarisation et à la déqualification du procès de travail. En même temps, il essaie de broyer cette subjectivité qui constitue l'espoir et le ferment du projet révolutionnaire, par la discipline du travail et par la consommation.

Or, pour imposer cette discipline du travail et faire rêver de consommation, le capital utilise toutes les divisions possibles d'âge, de sexe, de race, qui viennent moduler les deux éléments de mesure imposés de façon générale : le temps et l'argent. En effet, pour mesurer et quantifier la force de travail, le capital la découpe en périodes de temps de travail, opposables à du temps qui devient autre, *i.e.* du temps de loisir, du temps de vie ou du temps mort et le temps de travail est ensuite lui-même comparé à l'équivalent général de la monnaie.

Or, pour que cet équivalent monétaire ait une signification réelle et commande le travail forcé, il faut que les producteurs aient été préalablement séparés de leurs moyens de production et aient été coupés de leurs productions vivrières et artisanales autonomes, afin d'être obligés de s'inscrire dans le circuit du travail capitaliste pour assurer leur survie.

Ce processus s'est amorcé par la séparation ville-campagne, puis s'est accentué par la division lieu de production marchand et non marchand à savoir la fabrique et la maison, division étalée dans tout le paysage social par l'émergence de quartiers ouvriers et bourgeois, puis de zones industrielles et résiduelles, le tout marqué par les frontières sociales et idéologiques du privé et du public.

Or, pour les femmes, ces divisions en cascades de la force de travail/subjectivité, du temps et de l'argent, de la production de l'espèce et des marchandises et de leurs lieux propres : maison et usine, privé et public ; prennent à chaque fois des significations accentuées.

Soulignons rapidement, à titre d'exemple, que la division spatiale et temporelle entre l'usine et la maison, lieux publics et privés, signent historiquement pour les femmes l'exclusion sociale et l'enfermement de la majorité d'entre elles.

En outre ces divisions les empêchent de combiner la production de l'espèce et la production-reproduction des moyens d'existence annonçant ainsi une double tâche en lieux et temps différents¹⁸. Or, ce dernier phénomène engendre la multiplication des formes et des niveaux de contrôle idéologiques et politiques sur les femmes par rapport à deux types de production (espèce et moyens d'existence) dont les rapports de production, les normes et les finalités sont non seulement fort différents mais souvent contradictoires. D'où notamment ce « double discours » sur les femmes, culpabilisant les unes d'être mauvaises mères et les autres de ne pas être libérées ; opposant ainsi farouchement les salariées et les non-salariées et utilisant leur culpabilité réciproque pour une plus grande extorsion de travail et une plus grande docilité politique.

« LE TRAVAIL PREND CORPS... »

Toute cette chaîne des divisions du capital dont il faudrait analyser chacun des maillons, emprisonne les femmes de manière tout à fait particulière. Mais ce qui est peut-être central, dans le cas des femmes, c'est que pour devenir « travailleur(s) libres » elles ont dû acquérir le droit et la liberté de disposer de leur force de travail et de leur salaire hors de la tutelle du père et du mari¹⁹, érodant ainsi l'autorité masculine indivi-

18. Compte tenu des coûts sociaux de cette division, le capital inverse la vapeur et développe actuellement soit sous forme de travail au noir, soit sous forme de travail décentralisé grâce aux terminaux d'ordinateurs, une double extorsion de travail en lieux et temps simultanés.

19. Les femmes mariées n'ont pu disposer librement de leur salaire au Québec qu'en 1931 !

duelle au profit de l'autorité du Capital et de l'État, et c'est qu'elles ont dû, au même titre, mais fort différemment des autres « travailleurs », être séparées de leurs moyens de production.

Les moyens de production des femmes, quoique intimement liés, sont de deux ordres différents : d'abord les moyens de production liés à la production-reproduction directe et immédiate de l'espèce, leur corps même ; ensuite les moyens de production liés à la production élargie de l'espèce dans le cadre de la production domestique et comparables en partie à ceux de l'artisan.

Dans ce dernier cas, la séparation que le capital a opérée entre les productrices et leurs moyens de production ne fut pas axée comme dans l'industrie sur la propriété de ces moyens. Elle s'opéra plutôt par la médiatisation du salaire (généralement celui du mari), et par la dépendance et la déqualification croissante des activités domestiques face au marché, aux services de l'État et face à la technologie domestique.

Dans le cas des moyens de production-reproduction de l'espèce, *i.e.* le corps même des femmes, le Capital, soucieux de la planification de sa main-d'œuvre et de l'élargissement du pouvoir médical, a largement contribué à développer des méthodes de plus en plus sophistiquées permettant de « séparer, contrôler et programmer » la fertilité des femmes en fonction des nécessités de mise en marché de la main-d'œuvre féminine.

Les formes de ce contrôle de la fertilité, malgré les bénéfices importants qu'en retirent les femmes, s'inspirent profondément des schémas de la sexualité masculine. Trop souvent d'ailleurs elles accentuent et tendent à réduire la sexualité des femmes aux impératifs d'une sexualité mâle axée sur la pénétration-éjaculation et elles renforcent le « méga-contrôle » du Capital et de l'État sur la sexualité et la natalité par compagnies pharmaceutiques interposées²⁰.

Mais cette question du contrôle de la fertilité est extrêmement complexe compte tenu de son caractère hétérogène, contradictoire et extrêmement fluctuant.

Aussi, alors que ce contrôle signifie, pour la majorité des femmes privées de contraception et d'avortement, la quasi-obligation d'enfanter, un virage s'amorce avec la multiplication de stérilisations forcées et dans le cas de la Chine avec de strictes limitations pour les femmes d'enfanter.

Dans tous les cas, il s'agit d'inféoder la force de procréation des femmes aux impératifs « supérieurs » de la production marchande ; impératifs déterminés en dehors d'elles... même quand elles sont les premières concernées...

Ainsi, on impose aux femmes des mesures incitatives, limitatives ou coercitives visant à réduire ou augmenter le nombre et la fréquence de leurs grossesses. On vise par ailleurs à reproduire en partie ou en totalité un processus artificiel de grossesse réalisé en dehors de la mère grâce aux recherches en génétique. Enfin on transforme les « méthodes et les rapports de production » notamment pas l'insémination artificielle et les sélections génétiques qui peuvent y être liées, et par l'introduction de la logique marchande à l'intérieur même du processus de « production » grâce aux « locations d'utérus » ou « ventes de grossesses »...

Concernant les mesures limitatives et/ou coercitives, c'est sûrement la Chine qui, avec ses graves problèmes de population, est le plus en « avance ».

En effet, outre une étroite planification démographique basée sur l'éducation et sur une « désincitation » et/ou répression sexuelle de masse chez les jeunes ; sur l'octroi dans certaines usines de « tours d'enfantement » ; sur la désincitation monétaire et sociale pour le deuxième et troisième enfants ; on est même allé dans certains villages, récemment, jusqu'à interrompre, contre la volonté des femmes, le processus de grossesse lui-même.

20. Voir les articles de Louise Vandelac, « Contraception autoroute pour sexualité bolide » et « Viens mon amour, c'est pas dangereux », dans *le Temps fou*, Montréal, nos 13 et 14, février-mars et avril-mai 1981.

Geste isolé dans ces quelques communes où on a avorté de force des femmes enceintes jusqu'à 7, 8 ou 9 mois?²¹. Geste regrettable ou pointe d'un iceberg? Je l'ignore; mais cela laisse perplexe sur les limites du contrôle de la force de procréation...

Ajoutons à cela l'extrait d'un éditorial du *Renmin Ribao*, organe du Parti communiste chinois qui en dit long sur les risques d'inféodation croissante de la force de reproduction à l'ordre de la marchandise au niveau des recherches en génétique. On y souligne en effet, à propos des expériences de fertilisation *in vitro* :

Il s'agit de succès d'une importance extrême qui ouvrent de larges perspectives à des recherches analogues [...] Neuf mois de grossesse ne sont pas un fardeau léger et des maladies telles l'intoxication due à la grossesse sont nuisibles pour la santé. *Si elles peuvent avoir des enfants sans les porter, les mères qui travaillent ne seront plus affectées par les accouchements.*
C'est une bonne nouvelle pour les femmes...²²

N'est-ce pas?

Enfin, concernant les transformations au niveau des méthodes et des rapports de production, l'un des phénomènes les plus étranges auquel nous assistons actuellement et qui sera peut-être un jour aussi populaire que le recours aux nourrices, c'est la « location d'utérus ». Cette fois, plutôt que de « louer des seins » ou plutôt que d'exploiter une force de nutrition vivante, il est possible de « louer un utérus et donc d'exploiter de la « force de procréation »...

Le mensuel français *Parents*²³, relate à ce propos l'expérience d'une association américaine spécialisée dans la « location de ventres de femmes ».

Il s'agit d'une pratique déjà répandue aux États-Unis depuis plusieurs années, selon laquelle une femme accepte d'être artificiellement inséminée par le sperme du mari d'une femme infertile ou ne désirant pas subir de grossesse. En vertu d'un contrat et d'un échange monétaire prédéterminé, oscillant actuellement autour de 10 000 à 15 000\$ dollars, cette femme s'engage à rendre l'enfant viable aux parents « acheteurs » ou « employeurs » de sa force de procréation, on ne sait guère, dès que la « marchandise » est née...

CONCLUSION

Toutes les formes de contrôle extérieures et autoritaires de la fertilité des femmes et toute pénétration de la logique marchande à l'intérieur du processus de procréation, allant des obligations aux interdictions de procréer en passant par les locations d'utérus risquent fort d'accélérer davantage encore le productivisme effréné des sociétés actuelles.

Cette folle logique productiviste reposant sur l'industrie de guerre, et centrée sur la production de marchandises obéissant aux impératifs de la valorisation du capital, tend progressivement à réduire l'être humain et ses productrices à l'ordre de la marchandise.

Dans l'hémisphère sud, les « surplus » de « marchandise humaine » sont froidement éliminés par les ténors du pouvoir économique et politique international, comme en témoignent ce qu'on pourrait qualifier de « planification de la mortalité » par famines et cataclysmes interposés, sans parler des conflits armés et des budgets militaires qui affament littéralement plus de la moitié de l'humanité...

21. *The Globe and Mail*, 6 août 1981, Bryan Johnson, « Abortions Forced on many Chinese, Reporter Says ».

22. Citation de Jalna Hanmer et Pat Allen, dans « Sciences de la reproduction-solution finale? », publié dans *Questions féministes* n° 5, février 1979, Paris, Tierce, p. 37.

23. Mensuel *Parents*, n° 139, septembre 1980, « Stérilité : des ventres de mères à louer », de Catherine Singer, p. 44.

Dans les pays dits développés, il ne s'agit pas d'élimination mais de pénétration de la logique marchande dans le corps-temps-espace des individus qui les découpe en autant de parcelles «démontables», «analysables», «mesurables», «transformables» et «monnayables» en passant par les circuits du travail marchand, certes, mais aussi par toutes les formes de «consommation» parcellarisées des services médicaux, psychiatriques, sexuels, etc...

Dans ce joyeux contexte, la production domestique demeure l'un des derniers lieux d'agrégation et de recomposition sociale des individus, jouissant d'une certaine autonomie et échappant encore dans son essence et sa dynamique, à l'emprise totale du règne de la marchandise.

Or, et c'est là peut-être l'un des dilemmes les plus profonds du nouveau féminisme, comment se battre contre l'exclusion sociale et l'exploitation éhontée de cette production-reproduction, bref, comment lutter pour que les femmes n'en fassent plus si scandaleusement les frais, tout en évitant de renforcer la logique productiviste, bref tout en évitant de nous piéger nous-mêmes dans les logiques qui ont servi à nous éliminer et qui tendent à nous exterminer par assimilation complète au modèle masculin²⁴?

Ce qui est paradoxal, c'est que pour avoir la force collective d'exprimer cette subjectivité, il faut d'abord élargir nos espaces de liberté, ce que nous avons réussi à faire essentiellement jusqu'à présent en adoptant des stratégies féministes de type réformiste et syndical, *i.e.* en nous battant sur le terrain du pouvoir, en adoptant sa logique et ses arguments. Or, la force et la radicalité de nos luttes reposent sur ce qui est non assimilable, non réductible à la logique dominante, bref, sur ce qui permet d'en analyser les fondements cachés et d'en inverser le sens²⁵.

C'est en effet à partir du non-repérable, de l'in-quantifiable, de l'in-mesurable, du non-séparable, du non-divisible, bref à partir de l'envers de la logique de la division, de l'extériorité et de la mesure du discours économique, qu'on a pu commencer à élaborer non plus à partir des effets du discours patriarcal ni de ce qu'il raconte sur lui-même et sur les femmes, mais bien à partir de ce qu'il tait : à savoir la production domestique et la subjectivité des femmes.

Pas étonnant qu'à danser ainsi sur le fil des contradictions, nous soyons piégées dans une étonnante schizophrénie²⁶ qui nous oblige à vivre doubles et dédoublées dans cet épuisant slalom d'un double travail, d'une double logique, souvent lasses et hésitantes dans l'entre-deux de nous-mêmes... Mais plutôt que de vivre coupables dans le creux de cette schizophrénie obligée, nous pouvons en faire le nouveau lieu d'une fascinante présence et d'une étonnante mobilité déjouant les vieilles logiques et imposant partout en nos termes, nos gourmandises et nos jouissances de vie...

RÉSUMÉ

Si le «travail» ménager n'était pas du «Travail»? Si le concept Travail, son complément Famille et le concept de Nature sur lequel ils s'échafaudent étaient des concepts masculins taisant la lutte politique et économique ayant historiquement opposé les hommes aux femmes pour le contrôle de la production-reproduction de l'espèce, sur laquelle s'est édifiée la société patriarcale et productiviste?

SUMMARY

What if housework were not "Work"? What if the concept of work along with its complement, family, and the concept of nature on which they are built were masculine concepts concealing the political and economic struggle which has historically opposed men and women over the control of the production-reproduction of the species upon which patriarchal and productivist society has been built?

24. Voir note 11.

25. Voir à ce propos, *les Intellectuels japonais*, Oda Makoto, Paris, Publications orientalistes de France, 1979.

26. *Mille Plateaux, capitalisme et schizophrénie*, Gilles Deleuze et Felix Guattari, Paris, Minuit, 1980.

RESUMEN

Y si el «trabajo» doméstico no fuera «trabajo»? Y si el concepto de Trabajo, su complemento Familia y el concepto de Naturaleza sobre el que echan sus bases fueran conceptos masculinos, callando la lucha política y económica que históricamente ha opuesto los hombres a las mujeres por el control de la producción-reproducción de la especie, sobre la que se ha edificado la sociedad patriarcal y productivista?